âmes au Tout-Puissant, mais il ne lui revient, en réalité, que les âmes mortes, celles qui ont perdu toute valeur. Quant à ces âmes elles-mêmes, il les a préalablement trompées pour l'être à son tour par cette récolte de néant.

Ainsi l'onctueux, le douceureux Tchitchikov. Son affaire ne tient pas debout, pas plus que l'imposture de Khlestakov, mais c'est en cela même qu'elles sont diaboliques. Il va chez les propriétaires, mange et boit à leurs dépens. On lui trouve bonne grâce et il inspire une certaine confiance. N'est-il pas vêtu comme tout le monde ? N'épouse-t-il pas, avec une merveilleuse impartialité, toutes les opinions qu'il entend ? Qui se méfierait de Tchitchikov ? A vrai dire, les renseignements que l'on peut avoir sur son compte sont vagues et incertains. On ne sait pas très bien d'où il sort et l'affaire qu'il propose semble suspecte. Mais bah ! dans le monde d'aujourd'hui, il ne faut pas se montrer si difficile. Les dupes de Tchitchikov sont en même temps ses complices. Et Gogol peut terminer sa première partie par ces pages que je voudrais pouvoir citer tout entières, et dont je détache au moins la conclusion dont précisément Dostoïevski devait s'inspirer plus tard :

« Et quel Russe ne l'aime pas (la course en traîneau)? Pourrait-il en être autrement, alors que son âme aspire à s'étourdir, à voltiger, à dire parfois : « Que le diable emporte tout ! » Pourrait-on ne pas aimer cette course, lorsqu'on y éprouve un merveilleux enthousiasme ? On dirait qu'une force inconnue vous a pris sur son aile. On vole, et tout vole en même temps : les poteaux, les marchands qu'on rencontre assis sur le rebord de leur chariot, la forêt des deux côtés, ses sombres rangées de sapins et de pins, le fracas des haches et le croassement des corbeaux ; la route entière vole et se perd dans le lointain. Il y a quelque chose d'effrayant dans ces brèves apparitions, où les objets n'ont pas le temps de se fixer ; le ciel, les légers nuages et la lune qui passe au travers paraissent seuls immobiles. Oh ! troïka, oiseau-troïka, qui donc t'a inventée ? Tu ne pouvais naître que chez un peuple hardi ; sur cette terre qui n'a pas fait les choses à demi, mais s'est étendue comme une tache d'huile sur la moitié du monde, on se fatiguerait les yeux avant d'avoir compté sur combien de verstes. Le véhicule est peu compliqué, dirait-on ; il n'a pas été construit avec des vis en fer, mais monté et ajusté au petit bonheur, avec la hache et la doloire, par l'adroit moujik de Iaroslav. Le voiturier ne porte pas des bottes fortes à l'étrangère ; avec sa barbe et ses moufles, il est assis Dieu sait comment ; cependant, dès qu'il se lève et gesticule en enton-